



Coup
de
cœur!

LAURE MARGERAND

LES
5
PARFUMS
DE NOTRE
HISTOIRE

J'AI
LU

LES
5

PARFUMS
DE NOTRE
HISTOIRE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Le jardin des étoiles mortes, J'ai lu, 2019.

LAURE
MARGERAND

LES
5
PARFUMS
DE NOTRE
HISTOIRE



© Éditions J'ai lu, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ma mère,
ma première rencontre olfactive.*

« Anosmie », n. f. :
perte totale ou partielle de l'odorat.

« Agueusie (ou agueustie) », n. f. :
perte totale ou partielle du goût.

*Le parfum, c'est ma langue,
les odeurs, mon vocabulaire.
J'effleure ainsi un sentiment, un lieu,
un moment, un paysage, une musique.
Je ravive des instants,
des ailleurs cachés dans nos mémoires
et propose un voyage dans le temps.
Le parfum colore ma vie
et bouscule mes sens.
Elle est là, la folie du pouvoir des odeurs...*

Irène FARMACHIDI, parfumeuse

*Peut-être un beau jour voudras-tu
Retrouver avec moi
Les paradis perdus ?*

CHRISTOPHE, *Paradis perdus*
(paroles de Jean-Michel JARRE)

1

Charlotte inspire profondément. Elle attend sa réponse. S'applique à éviter le regard trop perçant de sa thérapeute.

— Vous n'avez plus à chercher, madame Villard, vous connaissez la raison. Arrêtez d'aller courir les spécialistes, passer des examens ou vous mutiler. Ça dure depuis trop longtemps. Vous savez bien d'où vient le problème... Pourquoi ne pas plutôt essayer de vivre avec ?

— Vous voulez dire vivre *sans*, n'est-ce pas ?

— Je vous parle de résilience. Dans votre cas, je crois que vous gagneriez à accepter. La cause est intolérable, ça, je peux évidemment l'entendre, voilà pourquoi nous travaillons ensemble. La résultante, elle, doit cependant entrer dans votre sphère de l'acceptable. Je crois que cela vous arrange de vous focaliser là-dessus, et ce n'est pas la solution pour

avancer. Il faut reprendre votre travail sérieusement, et au plus vite vous remettre dans l'action ! C'est l'unique solution. Vous le savez très bien, d'ailleurs...

— Et vous ? Savez-vous ce que c'est que sentir de l'eau partout ? Tout sent l'eau chez moi. Le café sent l'eau, la javel sent l'eau, le savon sent l'eau, les allumettes brûlées, l'essence aussi que je mets dans ma voiture ! Cinq ans que ça sent cette putain d'eau partout !

— Je le sais parfaitement, je comprends, mais...

— Mais bien sûr que non, vous ne comprenez pas ! Personne ne le peut. Mon urine sent l'eau, je vous l'ai dit ou pas ?

Charlotte attrape sa tête entre ses doigts, et les pleurs prennent le relais. Elle aspire d'un trait sec l'air ambiant avant de reprendre :

— Je crois que j'aurais préféré qu'on m'ampute d'un membre. Au moins, ça se verrait. Je suis handicapée d'un trouble invisible... non, pardon, inodore !

Elle s'affale un peu plus dans le fauteuil, après avoir émis un petit rire cynique, et essuie ses larmes dans un mouvement symétrique des mains. Renifle. Ferme les yeux. Se recroqueville dans ses pensées.

Elle se revoit quelques heures plus tôt, à l'horizontale, sur la civière de la grosse

machine, la rampe avançant tout doucement dans le tunnel, l'aspirant lentement comme une grosse bouche ronde qui tire une taffe de cigarette.

L'opérateur qui criait à travers la vitre que, attention, il ne faudrait pas bouger. Bouger ? Franchement, ce ne serait pas simple... Puis les bruits martelant sa cervelle avaient démarré. C'était long, trop long, douloureux, horripilant, ça la mettait à cran. On lui avait bien raconté, pourtant, avant d'appuyer sur les commandes : les ondes, les radiofréquences, les sons générés par le retour à l'état initial des protons...

— Ah non, pitié, stop ! Ne m'expliquez pas, avait-elle dit, c'est ma troisième IRM, je n'y ai jamais rien compris. Alors, allez-y, saucissonnez-moi la tête autant que vous voudrez, et qu'on en finisse. Mais avant, s'il vous plaît, donnez-moi un casque, des écouteurs, je vous en prie, un peu de Ludovico Einaudi dans les oreilles, *Nuvole bianche*, vous l'auriez ?

— Non, désolé, ce n'est pas possible, et puis il y a d'autres patients qui attendent... Il faut y aller, là ! avait lancé, excédé, le gars en blouse blanche.

Et Charlotte avait souffert. La trotteuse qui enjambait chaque seconde se traînait, la garce, et elle allait devoir en faire, encore et encore, des tours de cadran, dérégulée qu'elle était dans

son ralenti. Tandis que le marteau-piqueur réattaquait le pilonnage de son encéphale. Et ça n'en finissait plus...

Et puis, après ça, bien pire encore : la restitution du médecin. Elle le savait déjà. Il n'y avait rien d'anormal. Le nerf olfactif et le trijumeau n'étaient pas sectionnés. Non, tout était vraiment parfait.

— Regardez, vous voyez, quand il y a une déviation, des polypes ou une tumeur, même toute petite, qui se logent là, on voit nettement que le nerf est touché. Mais dans votre cas, tout est impeccable, je vous assure. Vous n'avez pas non plus eu d'accident violent qui aurait pu endommager ou déplacer le bulbe olfactif, qui se trouve ici. Regardez, il est là. Le cortex insulaire est... OK. Votre anosmie n'est ni morphologique, ni physiologique. Les sinus sont totalement dégagés aussi. Parfois, il y a des ponts qui se forment à cet endroit précisément.

Avec son stylo orienté vers les coupes numériques qui s'affichaient sur le large écran de l'ordinateur, le spécialiste indiquait les cartilages trop proches, qui pouvaient se réunir jusqu'à se consolider. Ça donnait la sensation d'être enrhumé, alors, dans ce cas, oui, on pouvait éventuellement intervenir.

— Mais là, vous voyez, ça circule normalement. Je vais vous expliquer : c'est à cet endroit, au niveau de la gabelle, le bout de

la cavité nasale, qu'il y a tous les neurones récepteurs qui vont coder les odeurs. C'est ici que se fait la détection des molécules volatiles dès qu'elles entrent en contact avec eux.

Charlotte l'avait interrompu, désabusée.

— Je sais déjà tout ça !

Alors quoi ? Ça ne disparaît pas comme ça, des odeurs ?

— Vos dents de sagesse sont assez haut placées, mis à part ça, vraiment, je ne vois rien...

— Oui ça aussi, merci, on me l'a déjà dit !

— Madame Villard, nous allons nous arrêter là pour l'instant. Je crois que c'est mieux, vous ne pensez pas ?

La psy sort brutalement Charlotte de ses pensées.

— Vous ne me supportez plus, c'est ça ? Donc je vous dois combien, docteur ? Parce que, aujourd'hui, on a bien avancé, hein ?

— En effet, si c'est l'objet de votre remarque, il me semble que vous n'avancez plus beaucoup. Voire plus du tout. Vous n'en avez pas tellement envie, d'ailleurs. Préférez-vous stopper la thérapie ?

— Pardon ? Vous me demandez, à moi, ce que je préfère ?

— Oui, bien sûr. C'est à vous de sentir... euh... enfin... pardonnez-moi, je veux dire, de ressentir cela.

— Oh, joli lapsus, bravo ! Vous êtes-vous parfumée ce matin ?

— Eh bien... oui... il me semble, je ne sais plus... Je crois bien que oui.

— Et c'est laquelle, au juste, votre eau de toilette ? Pas très qualitative en tout cas, car elle ne sent rien du tout !

Cette fois, Charlotte crie. Elle attrape rageusement son sac à main, récupère quatre billets dans son portefeuille, trois bleus, un rouge, et vient les balancer sur le bureau. Puis elle se dirige vers la porte du cabinet avant de se retourner une dernière fois.

— Vous savez, je ne peux plus vous sentir ! Hors d'elle, elle claque violemment la porte.

En sortant de l'immeuble, Charlotte, encore survoltée, avise le camion de nettoyage qui cahote lentement pour rendre la rue praticable après le marché du jeudi matin. Elle observe les fruits pourris et les légumes tronqués se faisant happer entre les brosses rotatives sous la calandre, et le jet d'eau qui s'éclate en gerbes sur le trottoir souillé. Les cagettes démantibulées, les fleurs fanées, et tous les rebuts végétaux, guidés par le jeune homme qui précède le véhicule avec sa lance pour mettre toutes ces ordures dans le droit chemin de l'aspiration.

Les portes béantes du camion réfrigéré de la boucherie Lagrange offrent à la vue des carcasses de bêtes immenses. Le commis, qui y charge les invendus dans l'espace frigorifique, exhibe, sur son tablier élargi par son gros ventre de quinquagénaire, les traces de ses mains essuyées cinquante fois peut-être, les débarrassant ainsi des restes poisseux de sang de bœuf, de veau, de chair à saucisse, des viscères et abats qu'il a dû mettre à la poubelle, avant d'emballer les commandes de ses clients dans du papier ciré. Un peu plus loin, la glace pilée du poissonnier, qui fond à cette heure, entraîne vers le bitume un jus noirci par les étals métalliques, un macérât d'écailles, de coquilles de moules, d'épines d'oursins, de filaments gluants de corail, et de bien d'autres déchets de la mer...

Comment se peut-il que toute cette agitation, ce remue-ménage, ce tableau de l'agonie, n'ait aucune odeur ? Charlotte se souvient bien, pourtant, qu'en remontant cette allée après les marchés, surtout l'été, elle accusait le coup, éprouvait toujours un dégoût, presque une nausée, à cause de cet effluve singulier et mouillé. Là, rien ! Elle devrait s'en réjouir. Avant, elle secouait la tête et, quand ils marchaient ensemble le dimanche matin, main dans la main, avec Julien, son ex-mari, elle enfouissait le nez dans son cou

et lui disait : « Heureusement que tu es là, tu sens bon, je hais l'après-marché, ça pue ! » Il souriait toujours, la serrait contre sa hanche, l'embrassait sur la tempe et répondait : « Ce que tu es sensible, avec ton petit nez... », et il le lui tapotait en souriant. Elle caressait sa barbe, libérait un sourire en soupirant, avant de recoller au plus vite ses narines sur la pomme d'Adam de son homme.

Elle accélère le pas pour dépasser l'angle de la rue et s'engouffrer le plus rapidement possible dans la venelle pavée qui la conduit jusqu'à la porte de son immeuble. Avant d'atteindre l'intersection, elle a longé la pizzeria pleine de monde à cette heure-ci. Les clients installés en terrasse découpaient avec des roulettes d'immenses pizzas artisanales sur des planches rondes de bois épais. Au travers de la large fenêtre ouverte, sur le trottoir, elle a aperçu les flammes au fond du four traditionnel et le pizzaiolo qui faisait glisser, à l'aide de sa longue pelle plate, ses œuvres brûlantes sur le comptoir avec une dextérité et une souplesse hallucinantes. Le spectacle était là. L'odeur pas !

Arrivée chez elle, Charlotte dépose ses clés, son courrier, qu'elle n'ouvre pas, et son sac à main sur la console de l'entrée. Elle avance

dans le couloir sombre, dont le parquet ancien grince sous ses pas. En marchant, elle retire ses bottines qu'elle laisse choir derrière elle. Elle dépasse sur sa droite la porte condamnée, puis pénètre dans la pièce principale.

Là, elle tire les rideaux des deux fenêtres et, dans ce crépuscule qu'elle vient de créer volontairement, elle se déshabille entièrement. Elle plie chacun de ses vêtements et dépose la pile sur le fauteuil. Nue, elle s'allonge sur son canapé. C'est toujours le même rituel, le même parcours. Elle lève son bras, avance son nez vers son aisselle droite. Ça doit bien sentir, une aisselle, quand même ! Rien. Elle fait circuler sa main sous son autre aisselle, peut-être aura-t-elle plus de chance ici, puisqu'elle est gauchère ? Ce bras-là est forcément plus actif, non ? Rien ! Enragée, elle commence à se griffer le ventre jusqu'au sang, au même endroit, toujours le même, près du nombril. Elle décolle les croûtes encore fraîches de la veille, puis la peau avec les ongles, écorche l'épiderme déjà bien traumatisé, scarifie la chair pour chercher l'odeur rouge métal. Elle se souvient que ça sent fort, le sang. Toutes ces cellules mélangées dans un liquide visqueux, c'est organique, chargé, ferrique, un humus truffé d'ingrédients. Elle approche ses doigts brunis d'hémoglobine de ses narines. Rien !

Alors elle passe un doigt sur son sexe. Un sexe dont elle ne se sert plus depuis bien longtemps. Elle a perdu l'habitude des caresses. Son homme fracassé, hors d'état de vivre, avait fui quelques mois après le drame, la laissant seule avec son deuil, ses cauchemars, ses fantômes et son anosmie. Ils avaient essayé de survivre ensemble, mais... l'amour s'était étouffé sous ses propres décombres, dans ce tremblement de terre. Il avait plongé brutalement, tel un tissu épais et lourd, emporté sous son propre poids, dans un trou béant, hors d'atteinte. Puis le malheur avait pris possession de la place vacante. Aucun des deux n'avait pu croire que continuer à vivre en couple était envisageable. Il y avait sûrement des solutions, des aides, des gens à rencontrer pour échanger sur leur expérience. Leurs amis Vincent et Axelle le leur avaient conseillé. Mais que pouvaient-ils bien en savoir, hein ? Ils avaient toujours leur gosse, eux ! Non, aucun des deux n'avait su renforcer l'autre. N'avait trouvé assez de ressources pour accepter que l'un fût aussi malheureux que l'autre. N'avait réussi à ne pas en vouloir à l'autre.

En cinq ans, elle n'a jamais cherché une quelconque extase, à se faire du bien avec quiconque ou en solitaire. Le vertige sensuel ? Non, merci ! Se faire du bien ? Elle ne le mérite plus... Et, d'ailleurs, elle n'a plus d'envies. Elle

ne touche son sexe que pour y chercher une odeur. Mais toujours rien ! Et elle s'énerve maintenant, se tortille en tous sens. Elle étouffe ses râles en faisant tambouriner ses poings serrés de part et d'autre de sa tête enfouie dans le coussin en velours vert du canapé.

2

Charlotte a encore entrepris des recherches sur Internet durant la majeure partie de la nuit. L'anosmie, l'agueusie, l'olfaction, la rétro-olfaction, le trigéminal, le lobe olfactif..., aucun de ces termes n'a de secret pour elle. Bien que non-scientifique, elle maîtrise parfaitement chaque organe impliqué dans son sens perdu, son rôle, ses mécanismes. Et lorsqu'elle parcourt un nouveau site, elle ne retrouve que des contenus connus par cœur. Elle est certaine de pouvoir encore apprendre, elle s'acharne à trouver un nouvel élément, celui qu'elle aurait peut-être négligé, qui lui permettrait de mieux comprendre et pouvoir ainsi redevenir comme avant, puisqu'il n'y a ni cause physiologique, ni logique médicale. Elle est une aberration scientifique. Pourtant, elle sait bien qu'il y a une raison à son état. Même si elle chasse l'idée de son esprit, elle n'a pas oublié que la dernière

odeur qu'elle a sentie était celle de son fils, Nathan, quand elle l'avait couché, ce fameux mercredi soir... Elle s'en souvient.

Elle avait actionné la gravitation du mobile, accompagnée d'une musique douce, au-dessus du lit, enfoncé l'interrupteur de la lampe sur la commode, qui, en chauffant, entraînait le calque multicolore, faisant danser les poissons volants. Cette lanterne dessinait sur les murs une fresque vivante, tout un petit monde animé qui tournait lentement pour bercer son bébé juste avant de l'endormir. Il regardait partout, souriait, s'émerveillait des couleurs et des sons. Charlotte lui avait fait des « pfou, pfou, pfou » dans le cou, des chatouilles de souffle. Et il riait fort !

C'est ainsi qu'elle avait senti la dernière odeur de sa vie.

Elle adorait coller son nez juste au-dessus de son crâne, la fontanelle était encore souple, il fallait faire attention. Tout en douceur, elle faisait l'essuie-glace avec ses narines sur le duvet, un tout petit duvet qui peinait à pousser. À huit mois, Nathan était encore bien chauve. *Mon bébé d'amour*. Elle inspirait son effluve, un mélange de talc, liniment, cotons imprégnés de lait et de ce léger parfum laissé par l'eau de toilette sans alcool, spéciale nouveau-nés. Elle en mettait juste quelques

gouttes sur ses doigts et les faisait glisser tout doucement derrière les petites oreilles de Nathan. Il fermait les yeux, remontait mécaniquement ses minuscules épaules, en réaction aux frissons. Il sentait l'huile d'amande douce aussi, avec laquelle elle l'avait préalablement massé sur sa table à langer. Elle savait que ça calmait les nourrissons. Mais Nathan n'en avait pas vraiment besoin pour être détendu, lui, c'était un bébé tout calme. Il ne pleurait pas souvent, avait fait ses nuits rapidement. Il mangeait beaucoup, ça, oui, il avait toujours faim et réclamait sans cesse. « Mon gros patapouf ! » plaisantait-elle. Les cuisses et les bras de Nathan étaient potelés. Il faut dire qu'il ingurgitait de sacrés biberons, et d'une seule traite, même quand Charlotte craquait et augmentait un peu la dose. « Essayez donc de le lui retirer ! » riait-elle.

Le jeudi matin, l'incompréhension.

D'abord le cri de Julien.

Puis les pompiers arrivés aussitôt, et le SAMU.

Combien étaient-ils dans cette chambre exigüe ?

Rien n'était logique.

Les uniformes de terreur avec les gros godilots noirs au milieu des couleurs pastel... On avait repoussé Charlotte, bloqué le passage.

Une jeune femme habillée en bleu marine s'était approchée, l'avait fait asseoir sur son lit : « On fait le maximum, vous savez... » C'était quoi, au juste, cette phrase ? Et cette civière ?

Ils allaient emporter Nathan.

« Y a aucune explication, ça arrive... »

Ça arrive ? Qu'est ce qui arrive ?

Mort subite inexplicquée du nourrisson.

C'est sans cause. Inexplicable.

Non ! Non ! Mais non ! Pas ça, s'il vous plaît, je vous en supplie... Tout ce que vous voudrez, mais pas ça !

Et Charlotte avait hurlé.

Mais aucun son n'était sorti.

Crier ! Il le fallait !

Elle avait tenté de nouveau. Ses cordes vocales vibraient bien pourtant, elle les sentait trembler très nettement dans sa gorge. Mais l'air manquait aux poumons... Aucun souffle...

Un seul bruit.

L'effondrement de son corps sur la moquette.

Puis, le lundi suivant, il avait fallu se rendre à l'enterrement.

La petite boîte laquée blanche. Si petite. Minuscule. Qui avait pu inventer un truc pareil ? S'enfonçant dans le sol. Charlotte et Julien hagards, vides, la main froide dans la main froide, les cœurs qui battaient à peine.

Charlotte avait encore expulsé des hurlements insonores avant de s'évanouir...

Les embrassades ensuite. Les mots qu'on pose maladroitement sur l'irréel. Les quatre grands-parents alignés, écrabouillés par la même charge émotionnelle. Vincent et Axelle aussi, qui se tenaient là, dignement. Présents. Amis de toujours. Axelle, la meilleure amie de Charlotte, qui avait épousé Vincent, devenu par évidence le meilleur ami de Julien.

Et partout, à perte de vue, des fleurs blanches sur les graviers gris. Des yeux rouges sous les parapluies noirs.

Ensuite, presque quatre semaines à l'hôpital pour Charlotte. Cure de sommeil après la surconsommation volontaire de médicaments. Avec application. Lentement. Un par un, un petit coup de tête en arrière avec une grande gorgée d'eau pour avaler les gros comprimés, qui passaient douloureusement, tant l'œsophage s'était rétréci sous la contracture du chagrin. Vingt-sept exactement, de toutes les couleurs, peu importe, mélangés. Ça allait marcher. C'était la seule solution pour retrouver Nathan, le reprendre dans ses bras, lui sentir la tête. Lui faire « pfoou, pfoou, pfoou ». Julien ne pourrait rien y changer, de toute façon... Et il était en larmes, ne s'arrêtait jamais. Il ne savait plus faire que ça.

C'était seulement plusieurs jours après sa sortie de l'hôpital qu'elle s'en était rendu compte. Julien était venu la chercher. Il avait une drôle de barbe. Plus longue. Peu entretenue.

Et des yeux qui ne s'étaient pas fermés depuis longtemps.

Méconnaissable.

Un autre...

Ils s'étaient embrassés sans envie. C'était quoi, la suite ? On allait rentrer à la maison, l'air de rien ? Comment allait-on procéder maintenant, hein ? Faire des courses ? Des lessives, du repassage ? Préparer des repas ? Lire le courrier ? Traiter les papiers ? Se caresser ? Regarder la télé ? Retrouver l'ordinateur avec les chapitres et les auteurs ? Et Julien, était-il retourné à l'agence ? Réintégrer le quotidien ? C'était pire qu'escalader l'Himalaya pieds nus !

Quand elle était rentrée à l'appartement, Charlotte avait vu qu'il avait été rangé et nettoyé. Tout était impeccable. Axelle avait dû passer. D'ailleurs, elle avait laissé un mot sur la table. Sous un joli bouquet de roses de jardin. Pourpres et nombreuses.

Elles viennent de la campagne. Ce sont des Papa Meilland, je me souviens que tu en aimes particulièrement le parfum.

Axelle

C'était une bien jolie brassée. Charlotte avait souri du geste. Douce, raffinée, délicate, cette façon de dire « Je suis là ». Du Axelle tout craché !

Charlotte avait fourré son nez dans les fleurs.

Tu t'es fait avoir, ma chérie, mais c'est gentil quand même ! De toute façon, maintenant, les roses n'exhalent plus. Elles poussent sous serre avec plein de merdes chimiques, et voilà le résultat !

Julien avait dit que si, il aimait bien leur parfum... Elle n'avait pas relevé. Qu'est-ce qu'il pouvait bien y connaître en roses, lui ? Elle était allée préparer du café. N'avait pas non plus réalisé qu'il manquait cette odeur si caractéristique du matin. Déjà, à l'hôpital, les plateaux ne sentaient rien. Mais tout le monde sait bien que la tambouille pour les malades, c'est insipide, incolore, inodore. Elle avait mis quelques jours à comprendre qu'elle avait perdu l'odorat. Pourtant, elle n'était pas spécialement enrhumée.

Puis c'était devenu de plus en plus important.
Dramatique.

Il fallait que ça revienne !

Julien disait : « C'est psychologique, c'est le choc, les médocs. Tu verras, ça va passer. » Elle avait fini par aller consulter un ORL. Il lui avait dit qu'on n'en était encore qu'aux balbutiements pour comprendre un tel

phénomène. On ne savait pas tout. En résumé, trois causes : l'infection microbienne, dont on se sortait rapidement sous antibiotiques. Celle virale, souvent très longue, mais l'odorat revenait en général après l'absorption de cortisone. Et puis il y avait les traumatismes, les chocs physiques, les accidents. Là, c'était encore plus compliqué et, parfois, enfin disons la plupart du temps... irréversible. « Mais dans votre cas, vous devriez quand même consulter un psychologue, enfin, vous voyez... Il y a peut-être... enfin, je veux dire, un lien avec... » Il n'avait pas achevé sa phrase.

Elle était rentrée à la maison, n'avait pas raconté la consultation, laissant sa crise de nerfs parler pour elle devant son mari, interdit.

Charlotte et Julien s'étaient toujours mutuellement admirés. Ils s'étaient connus plusieurs années auparavant, dans un cours de danses de salon, passionnés tous les deux. Ne s'étaient jamais plus quittés. Ils n'arrêtaient pas, ne perdaient jamais une occasion de virevolter ensemble : tango, valse, flamenco, rock, tout était bon tant qu'ils pouvaient laisser leurs corps s'exprimer en duo... Ils étaient parfaitement synchrones dans cet exercice et faisaient sensation sur la piste dans les soirées.

On voyait bien qu'il y avait la belle complicité d'un vrai couple, oui, un paquet d'amour, entre ces deux-là ! Mais Nathan l'avait emporté